

Patrick Chalmeau Jobert



Proxima b

Crédit image couverture :

*From the book of David A. Hardy with Patrick Moore,
'Challenge of the Stars'*

David A. Hardy
www.astroart.org



Le prophète Noé et son arche. Miniature anonyme alentours du XVIe siècle. (Source Wikipedia)

Patrick Chalmeau Jobert

Proxima B

Roman

*Ceci est un roman, les personnages sont fictifs et toute
ressemblance est fortuite.*

A mon frère Jacques, qui voulait connaître la suite...

Nuit noire, l'« EXOCET » glisse sans bruit à presque 12 nœuds, bien calé sur son bouchain, poussé par une bonne brise d'Ouest. Rien ne les presse pourtant, ils n'ont pas de destination prévue, ils savent simplement qu'il ne faut pas rester là.

La lueur des hologrammes se reflètent sur le visage de l'homme de quart, il fait encore trop sombre pour bien le distinguer mais on devine la concentration qui l'habite. A sa droite, assoupie sur la couchette de veille, la femme a tenu à rester près de lui, à contempler le ciel étoilé, magnifique cette nuit là, mais aussi pour essayer de dissiper la sourde angoisse qu'elle sent monter en elle.

Pas de Lune, seules les étoiles qui brillent sur la mer, pas de planètes non plus, rien que le scintillement de la galaxie qui s'étale dans toute sa splendeur en cette nuit du 25 janvier 2243.

Cela faisait plusieurs années qu'ils erraient en mer, profitant de rares escales, toujours sur le qui-vive. Ils ne pouvaient pas rester longtemps sur place, où que ce soit, et peu à peu ils s'étaient habitués à cette vie de fugitifs, de proscrits, ils n'avaient pas le choix. Ils avaient eu la chance de pouvoir se préparer et d'équiper le bateau qui allait leur permettre de survivre dans un monde totalement désarticulé. Les océans étaient encore plus vastes qu'avant, le niveau des mers était à présent à six

mètres au dessus de celui de l'ère industrielle, mais là n'était pas le principal. Les bouleversements qui affectaient la planète depuis la fin du XXI^{ème} siècle étaient tels qu'il avait du se résoudre à mener cette vie d'éternels nomades.

En dépit de toutes les conférences internationales, déclarations, soi disant programmes, soit disant sanctions, les humains n'avaient rien fait de coordonné pour éviter que l'irréparable se produise, et il s'était produit ! La température moyenne de la planète s'était élevée de 6 degrés, et rien ne permettait de penser que cela allait s'arrêter. Le désastre, pourtant annoncé, était total. New York , Londres, Bangkok, les Pays Bas avaient été les premiers à disparaître, mais très vite la quasi totalité des ports étaient devenus inutilisables, leurs quais et terre-pleins engloutis, et plus seulement à chaque marée. Pire, la plupart des grands centres industriels, raffineries en premier, s'étaient trouvés noyés ou les pieds dans l'eau. Il avait fallu se résoudre à arrêter quasiment toutes les centrales nucléaires qui se trouvaient sous les eaux ou bien incapables de se refroidir. Quelques unes d'entre elles étaient hors de contrôle, on n'avait tout simplement pas retiré les barres de combustible à temps.

Bref, le chaos.

Il y avait pourtant quelque chose qui n'avait pas disparu, qui ne semblait pas affecté par cette apocalypse, et qui au contraire en profitait, c'était le « **Control** ». La numérisation des sociétés et du vivant était à son apogée quand le réchauffement de la planète était devenu

incontrôlable. Par bonheur pour eux, enfin pour les « contrôleurs », les serveurs et data centers étaient depuis longtemps à l’abri des turpitudes terrestres et n’étaient soumis à aucune hausse de température. Établis sur la Lune ils fonctionnaient parfaitement, gérés par eux même, sans recours à l’humain depuis que l’IA l’avait remplacé dans cette tâche. La myriade de satellites qui orbitaient autour de la terre faisaient le relais, et donc la seule chose qui fonctionnait encore sur cette planète malade était le numérique qui gérait la vie des quelques milliards d’humains survivants.

Les états n’existaient plus que virtuellement, et si les frontières entre pays faisaient encore illusion le monde se trouvait géré par des entités, ou bien peut être une seule entité dont personne ne savait si elle était virtuelle ou humaine. Chaque individu, au moins dans les grands centres urbanisés, n’avait pas à s’en soucier, son identité numérique lui permettait de vivre, l’autorisait à ceci ou cela, sans qu’il en sache la raison. Il ne savait pas plus pourquoi on lui interdisait certains actes, pourquoi certains lieux lui étaient interdits, mais il lui suffisait alors de se laisser aller aux suggestions qui lui étaient proposées pour penser qu’il lui restait un peu de liberté.

En quelques générations l’humain était donc devenu l’équivalent d’un animal d’élevage, ne connaissant ni son destin, encore moins son avenir, vivant selon des règles imposées dont il n’avait même pas la conscience. Dès la naissance chaque bébé recevait un implant qui allait le gérer durant toute son existence. Tous les bébés, enfin presque... et heureusement. Loin des

grands centres de population, dans des contrées mal contrôlées il existait des humains qui refusaient cette domination et qui arrivaient à vivre, peu ou prou, à l'écart du système. Ils représentaient, selon les sources, entre 10 et 20 % de la population mondiale, disséminés à la surface du globe, formant de petits groupes sans cesse pourchassés par les autorités, mais bien vivants, et actifs.

海

Marie se réveillait. Doucement, elle commençait à reprendre conscience, à réaliser qu'elle sortait, encore une fois, d'une phase d'hibernation. Peut être la dernière, mais elle n'en était pas sûre, il lui fallait encore un peu de temps pour retrouver tout à fait ses esprits et ses capacités.

Elle sorti de sa cellule pour retrouver ses compagnons, dans le même état qu'elle et sans attendre plus longtemps ils se dirigèrent vers l'espace de vie de « NOHA », le vaisseau spatial qui les emmenait depuis bientôt 30 ans vers Proxima b. Bientôt 30 années terrestres qu'ils avaient quitté leur planète pour cette mission sans retour, 30 années heureusement interrompues par les périodes d'hibernation de 5 mois. 5 mois à dormir comme les ours, puis un mois d'éveil, et ainsi de suite jusqu'à cette année 2243 où ils devaient enfin atteindre leur but.

A la fin du XXII^{ème} siècle la décision avait été prise d'envoyer vers Proxima b une mission pionnière pour vérifier la possibilité d'établir une colonie humaine dans l'espace, non pour sauver les humains prisonniers d'une planète en danger, mais pour apporter un peu d'espoir à une humanité inquiète de son devenir. On avait donc sélectionné quelques milliers de candidats de par le monde, des nouveaux nés soigneusement choisis en fonction de critères inflexibles quant à l'hérédité, la pureté biologique et génétique. On ne leur avait pas introduit l'implant comme à tous les autres nouveaux nés

pour leur donner toutes les chances dans leur mission. Au bout de 3 ans d'une sélection impitoyable le choix s'était porté sur 24 humains âgés de 18 ans, 12 garçons et 12 filles, représentant peu ou prou l'ensemble des grands blocs de population de la Terre : 4 européens, 4 d'Amérique du Nord, 4 d'Amérique du Sud, 4 africains, 4 chinois, 2 indiens, 1 japonais, 1 indonésien.

Comment Marie avait-elle pu être sélectionnée ? Karl, son grand-père, n'en avait pas la moindre idée, cela continuait à lui échapper. Ils en avaient longuement parlé ensemble, il s'inquiétait beaucoup, il savait qu'il ne la reverrait de toutes façons plus jamais, mais elle était décidée, elle n'avait pas peur de son choix, elle préférait rester libre et vivre une ultime aventure plutôt que de finir asservie ou pourchassée sans fin. Il avait fini par s'y résoudre, il savait qu'au moins ils resteraient liés par la pensée et d'une certaine manière il se disait qu'elle était à l'abri. Sa formation et son entraînement avaient duré 6 ans durant lesquels ils ne s'étaient pas beaucoup vus, mais ils communiquaient très souvent, il ne se passait pas une semaine sans qu'ils ne se parlent.

Au vu de tout ce qu'il fallait qu'ils ingurgitent six ans paraissaient bien courts. Mais il était primordial que ceux qui allaient faire un voyage de 30 ans soient les plus jeunes possible, tout en étant le mieux formés.

Un des traits le plus marquant de leur enseignement avait été celui de la communication : on leur avait enseigné l'écriture chinoise pour la communication écrite et le langage des signes américain, l'ASL, pour converser. C'était en effet deux langages universels (ou presque pour l'ASL) qui évitaient toute

erreur de traduction pour un équipage cosmopolite. Bien sûr l'usage de l'anglais et des autres langues leur permettait d'échanger facilement mais les deux langages universels restaient la référence. Les instigateurs de la mission pensaient aussi qu'ils pourraient être utilisés, dans un lointain avenir, pour une hypothétique rencontre avec des non terriens.

Et puis le grand jour était arrivé, un jour qu'il garderait gravé dans sa mémoire à jamais. Il était de ceux qui avaient été autorisés à assister au départ, le 12 janvier 2213, sur le pas de tir international de Kourou. Il avait pu voir l'énorme vaisseau s'arracher du sol, propulsé par ses quatre fusées, il était resté longtemps à scruter sa trace dans le ciel jusqu'à ce que Sarah lui dise de venir, il était incapable d'arracher son regard au ciel encombré maintenant de nuages.

星

L'« EXOCET » avait été construit une vingtaine d'années auparavant, c'était un de ces nouveaux bateaux destinés à desservir les endroits du globe où les UMV (Unmanned vessels) et autres MASS (Maritime autonomous surface ships) n'allaient pas car soit ils étaient trop gros pour entrer dans des ports que l'on considérait maintenant comme dépassés, soit parce que les infrastructures ne garantissaient pas suffisamment de sécurité à ces monstres de technologie.

En quelque sorte c'étaient des caboteurs comme on les appelait encore au XXI^{ème} siècle, mais des caboteurs capables d'aller n'importe où à la surface du globe. Karl en avait commandé quelques uns avant d'acquérir l'« EXOCET », ils les connaissait parfaitement, savait de quoi ils étaient capables et surtout il pressentait qu'avec un tel bateau ils pourraient continuer à vivre libres, et l'avenir lui avait donné raison.

Pour l'époque la conception n'était pas révolutionnaire mais elle intégrait tous les développements des techniques modernes en construction navale. La coque de 25 mètres de longueur pour 6 de large était en composite, fibres naturelles et résines végétales, la norme depuis qu'on avait appris à se passer du pétrole. Le résultat était impressionnant, tant en robustesse, en légèreté qu'en facilité à réparer. La propulsion était principalement à voile, 2 mats pivotants équipés de voiles à enrouleurs qui se manœuvraient électriquement et dont la surface permettait une vitesse honorable, même par des vents inférieurs à 15 nœuds. Il

pouvait prendre jusqu'à 50 tonnes de fret, ce qui était peu pour une exploitation commerciale mais convenait parfaitement à un tramping fait d'occasions et d'opportunités de tout genre.

Karl avait compris qu'avec un tel bateau il pourrait continuer à vivre comme il l'avait toujours fait, c'est à dire naviguer, et aussi vivre en marge d'un monde qui le dépassait. Sarah, sa compagne, marin elle aussi depuis toujours, lui faisait confiance, elle savait qu'il avait mis toutes les chances de leur côté. Peu à peu d'autres vinrent partager leur vie, pour un voyage ou plusieurs mois. Des humains qui comme eux ne se voyaient pas vivre dans les mégapoles connectées et surveillées, ou bien dans les camps de réfugiés ou déplacés, encore moins dans les immenses centres de rétention.

Le soleil se levait maintenant, énorme boule rouge orangée qui s'affranchissait peu à peu de l'horizon. Toujours le même instant magique, l'impression de naître à nouveau, de découvrir pour la première fois le monde, un monde vierge et inconnu. Sarah était levée à présent, elle aussi le visage tourné vers la naissance de ce nouveau jour. Le danger de la nuit s'était dissipé, ils naviguaient en eau libre, ils avaient réussi à passer loin des champs d'exploitation en eaux profonde, ils s'éloignaient des drones et des caméras infra rouge. Leur voilier ne laissait pratiquement pas de sillage, pas de bruit de moteur ou d'hélice qui aurait pu les trahir, leurs voiles transparentes étaient bien plus efficaces que n'importe quel camouflage. Encore quelques heures et ils pourraient mettre en dérive

pour pêcher, ils en avaient besoin, leurs réserves n'étaient pas des plus florissantes.

Avec la modification du climat la pêche avait bien changé elle aussi, ils ne trouvaient plus que des espèces qu'on aurait qualifié de « tropicales » jadis, les prises étaient plus rares et bien souvent il leur fallait se contenter de traîner un filet à plancton pour glaner quelques protéines.

Il fallait bien pourtant manger, et en cela leurs préoccupations rejoignaient celles de tous les humains « libres ». Ils avaient bien leurs 3 poules et le coq, mais la volaille avait besoin de manger elle aussi si on voulait avoir des œufs et un poulet de temps en temps. La débrouille était devenue indispensable, débrouille basée sur le troc principalement. Comme ils transportaient du fret cela n'était pas trop difficile, ils se faisaient payer en produits bruts, riz, farine, des légumes secs, du grain, de l'huile, ils n'étaient pas malheureux. Pour les extras il fallait savoir profiter des occasions, occasions que beaucoup auraient volontiers qualifiées de piraterie. Ils ne s'en émouvaient pas, ils ne tuaient personne et ne faisaient que récupérer ce que le système leur interdisait.

- « Karl , Karl, viens voir !»
- « Qu'est ce qu'il y a ? Je dors !»
- « Karl, vient voir, il y a quelque chose devant ! »

Il y avait quelque chose devant, pas un bateau, pas un poisson ou une baleine, mais quelque chose qui ressemblait à un radeau. Karl enrroula les voiles, ne gardant qu'un bout de foc pour tomber à 2 nœuds à peine. Aux jumelles rien ne bougeait, il se méfiait, les pièges de ce genre était plus fréquents qu'on le pensait. Ils étaient à quelques 300 mètres maintenant, il ne voulait pas s'approcher plus,

- « Il y a un corps dessus ! On dirait un humain ! »

Le scanner ne montrait rien, pas une émission, rien. Ils étaient à sa hauteur à présent, Karl décida d'en faire le tour. A moins de 50 m il envoya un harpon pneumatique sur le semblant de radeau et ils commencèrent à le haler vers l'« EXOCET ». C'était bien un humain, peut être vivant mais en piteux état. Karl descendit un filet et ils le hissèrent à bord, il vivait, respirant faiblement.

C'est ainsi qu'ils firent la connaissance de Josh.

海

FIN DU PREMIER ÉPISODE

La salle était pleine maintenant, ils étaient un peu serrés d'être là tous en même temps mais l'ordre du jour était formel : « Communication niveau 1 », c'est à dire juste en dessous du niveau 0 réservé aux situations d'urgence. Ils étaient tous là, Kurt, Nabil, Joko...Marie serrée entre ses 2 copines, Carmen et Leila, leurs regards fixés sur « Nestor » leur robot conducteur. S'il n'était pas le chef de la mission, en théorie du moins, c'est lui qui se chargeait de communiquer les informations sur leur voyage et ce à chaque réveil, à chaque moment important. Là, devant l'écran qui occupait tout le devant de la salle de réunion et qui leur offrait la vision extraordinaire de l'univers dans lequel ils évoluaient, la voix parfaitement humaine qui s'échappait de son visage non moins humain accompagnait ses mains qui leur expliquait sans aucune émotion qu'ils arrivaient enfin à destination. Cela voulait dire encore au moins un mois de préparation, mais aussi qu'ils en avaient fini avec l'hibernation, et que bientôt ce serait même leur voyage qui s'achèverait, qu'ils allaient sortir d'une routine de 30 années pour affronter une réalité inconnue.

Mais Nestor leur disait encore autre chose :
Ces derniers temps, Proxima b avait été l'objet d'orages magnétiques particulièrement intenses de la part de Proxima, leur étoile. Ils allaient donc affronter un environnement très hostile dès leur arrivée, peut être encore bien plus hostile que dans les scénarios prévus. En

fait la possibilité de s'établir sur Proxima b devenait plus aléatoire que jamais.

Il n'était pas question de ne pas remplir la mission première, celle d'établir un observatoire sur la planète afin de repousser considérablement les limites de la connaissance de notre galaxie, c'était de toutes façons hors de question, mais cela laissait entendre une suite à leur arrivée sur Proxima b .

Quelle suite ? Il allait leur en dire un peu plus dans les jours à venir, la pose de leur vaisseau n'étant pas prévue avant 40 jours terrestres.

Peut être pour la première fois depuis leur décollage de Kourou, Marie s'interrogeait. Jusqu'à présent elle avait été enthousiaste, comme la plupart de ses compagnes et compagnons. Quitter la Terre, sans espoir d'y revenir un jour, elle l'avait décidé. Voir son corps se modifier, elle avait grandi de 8 cm depuis le départ, elle l'acceptait, comme tous les changements qu'elle sentait ou pressentait de son corps. La mission était particulièrement bien organisée, les dernières techniques médicales les aidaient supporter un voyage jamais entrepris par l'humanité, le programme d'hibernation fonctionnait parfaitement, les autres programmes de maintien physique, d'alimentation , de contrôle du métabolisme les maintenaient dans le meilleur état physique possible, elle n'avait pas d'inquiétude là dessus. Pas d'inquiétude non plus sur la capacité de leurs trois chefs de mission, David le canadien, Luis le brésilien et la ghanéenne Akima, ils avaient montré depuis le début qu'ils étaient à la hauteur. Non, ce qui la mettait mal à l'aise, c'était Nestor. Il était

terriblement sympathique, elle ne pouvait pas le nier, mais elle se sentait démunie face à lui, son manque d'humanité, même camouflé, la déroutait. La déroutait aussi cette nouvelle communication sur la suite de leur mission sur Proxima b. Cette marionnette qui les accompagnait, les informait depuis maintenant bientôt 30 ans en savait plus qu'elle ne voulait le dire, et ça, ça détruisait tous les codes qui avaient prévalu depuis le départ, codes qu'ils partageaient et acceptaient tous, un gage de leur engagement sans faille à la réussite de la mission. Elle se promit d'en parler à Luis dès qu'elle en aurait l'opportunité tandis qu'elle écoutait l'exposé de leur position et que Nestor leur présentait le calendrier du compte à rebours avant l'arrivée sur Proxima b.

星

Josh était allongé sur un des bancs du cockpit, celui au vent qui était aussi le plus abrité du soleil. Il avait repris des forces maintenant, les brûlures de son visage commençaient à cicatriser, et il était là, coiffé d'une des casquettes de Karl, les yeux fixés sur l'horizon, comme perdu dans une rêverie à regarder chaque vague qui les rattrapaient. L'«EXOCET» taillait tranquillement sa route grand large, la mer était belle, les cumulus de l'alizé défilaient, un sentiment de détente les avait tous gagnés.

Josh commença alors à raconter son aventure. D'abord il les remerciait du fond du cœur, ils lui avaient sauvé la vie. Il se savait pourtant mal parti, cela faisait pratiquement 15 jours qu'il était à la dérive sur son radeau, il n'avait plus rien à boire ni à manger. Le soleil et l'eau salée le maintenaient dans une saumure qui le brûlait de toutes parts, il ne pensait pas pouvoir résister longtemps, il avait d'ailleurs sombré dans un état semi comateux quand ils l'avaient recueilli.

Il était né en Guinée, à la « frontière » avec la Guinée Bissau, ces deux états étant depuis bien longtemps incapables de dire où se trouvait la frontière...Il avait fait ses études à Bissau, puis plus tard à Lagos, au Nigéria, et c'est là que les choses avaient vraiment commencé. A Lagos cela faisait deux siècles que le pays s'était spécialisé dans la piraterie. Tout d'abord dans les ports mêmes, où dès le 20ème siècle de nombreux conteneurs étaient pillés en bonne et due forme, où les navires sur rade et les supply ships attaqués et rançonnés, bref, une longue tradition. Ses études

supérieures en informatique, l'Afrique étant l'endroit du monde dispensant les meilleures formations, l'avaient conduit à côtoyer non seulement l'intelligence artificielle, l'IA et ses innombrables produits, mais aussi une bande de jeunes particulièrement doués, bien plus affûtés que les hackers boutonneux d'autrefois. Devant la complexité et la sophistication du monde moderne ils avaient du se spécialiser, et leur spécialité était devenue la piraterie, bien loin des standards du Chevalier de Haddock et de Barbe Noire, mais en avance sur les concepteurs du numérique.

Sur les quelques 35 000 navires marchands de par le monde la plupart étaient des MASS, ou UMV, c'est à dire des navires sans équipage, entièrement automatisés et menés depuis des centres de navigation et d'exploitation terrestres. Tout cela passait bien sûr par l'informatique, l'intelligence artificielle, les satellites, et c'est là que nos petits génies trouvaient l'opportunité d'intervenir. En effet chaque navire était suivi, et cela depuis bien longtemps, par un système d'authentification automatique, l'AA dont l'ancêtre, l'AIS, remontait au XXème siècle. (Au XXIIIème siècle tous les mobiles quels qu'ils soient étaient suivis par une myriade de satellites).

S'approprier un navire était relativement simple. Il fallait d'abord le choisir : pas trop gros, avec un chargement si possible homogène, de petits tankers ou vraquiers ou des porte conteneurs de taille modeste, ceux qui alimentaient les grands ports. Cela présentait le double avantage d'écouler plus facilement la cargaison et

d'attirer moins l'attention qu'avec l'un de ces énormes porte conteneurs, évidemment très surveillés.

L'étape suivante était de leurrer le système AA. Pour cela nos petits génies devaient cracker les codes de suivi des navires dans les serveurs terrestres, ils y arrivaient très bien. La trace que les serveurs suivaient était alors virtuelle.

La 2ème étape, plus complexe, consistait à faire parvenir de fausses informations au navire lui même de sorte que les pirates pouvaient modifier sa route et l'envoyer là où ils voulaient. Là où ils voulaient c'était en Afrique bien sûr, mais aussi en Amérique du Sud, deux continents suffisamment vastes pour receler quelques bonnes cachettes dans les fleuves et les mangroves.

Une fois sur place le navire était dépouillé, son chargement ne mettait pas longtemps à disparaître si tout était bien organisé.

Et ça marchait ! Oh pas à tous les coups, mais les grands experts du *Control* considéraient qu'une bonne douzaine de navires disparaissaient chaque année, chiffre à comparer avec les 35 000 navires naviguant de par le monde.

Et Joss dans tout ça ? Lui participait aux équipes d'interception, dans la phase finale du rapt, et suivait le navire piraté à distance, en général avec un navire furtif nouvelle génération, tels que ceux utilisés par les marines modernes, et après avoir pris les commandes du navire, là encore en trompant le serveur récepteur, le guidait alors vers la cache prévue. Sauf que, cette dernière fois, ils étaient attendus, son navire furtif pulvérisé par une patrouille, et lui s'était retrouvé par miracle dans son

radeau. Il faisait nuit noire et une tornade l'avait envoyé loin du lieu de l'interception, ce qui lui avait laissé la vie sauve.

Karl et Sarah se regardèrent sans dire un mot. Puis Karl se mit à parler :

- « Je savais que ce genre de choses se passait, mais j'étais loin de penser qu'un jour nous serions aussi près d'un de ces « pirates », commença -t-il. « Moyennant quoi, je n'ai pas à juger, que ce soit sur le plan de la légalité, la légalité il y a bien longtemps que l'on s'en est extraits, ou sur le plan de la morale, la morale ne concernant que des groupes d'individus ayant défini certaines règles pour vivre ensemble... Quand les humains n'étaient qu'une espèce animale comme une autre ils ne se souciaient pas de savoir si le cannibalisme était légal ou moral : ils avaient faim et s'il n'y avait rien d'autre à manger ils mangeaient aussi bien leurs ennemis que la grand mère tout juste refroidie...Alors qu'on pirate et profite de ce dont on nous prive, je n'ai rien contre ! »

-« Ok » lui répondit Josh, « mais j'ai besoin de reprendre un peu de forces avant de recommencer, si je recommence... » dit il en éclatant de rire !

- « Bon je vais m'occuper du repas » dit Karl, « je vous laisse, veillez bien » dit il à l'adresse de Josh et Sarah. Il descendit dans la cambuse suivi par les chiens, toujours à l'affût quand il s'agissait de manger.

Une fois seul en bas il se mit à penser à Marie. Jusqu'à son départ, il y a 30 ans, il arrivait facilement à se connecter à elle, il avait découvert la transmission de pensée alors qu'elle n'était même pas adolescente, et

depuis avait développé cette faculté, avec elle comme avec tous ceux qui l'entourait et aimait, Sarah bien sûr, les amis, ses chiens et chats, mais depuis que NOHA avait quitté la terre rien ne passait plus, comme si la carcasse blindée de leur vaisseau faisait écran. Cela ne l'empêchait d'essayer d'imaginer chaque jour de ces longues 30 années ce qu'elle faisait, où ils pouvaient bien être et quand il aurait enfin de ses nouvelles.

Il savait que notre monde, et pas seulement celui de notre petite planète, mais l'univers dans son ensemble, était parcouru d'ondes, à commencer par les ondes gravitationnelles, témoins du big bang. Il savait aussi que notre cerveau émettait des ondes électromagnétiques, malheureusement de plus en plus perturbées et que ces ondes étaient à la base de la transmission de pensée, tout comme les ondes émises par le regard, si indispensables à la relation entre les êtres vivants. Aux siècles précédents ces considérations étaient considérées comme loufoques, si ce n'est pire, mais de toutes façons non scientifiques. Curieusement il avait fallu attendre le XXIIIème siècle pour que ces faits soient reconnus et démontrés scientifiquement, à l'heure de la déshumanisation engendrée par le numérique, elle qui s'affranchissait de tout contact réel, qu'il soit visuel ou guidé par les pensées.

C'est ainsi qu'au fil de son évolution, sans parler des années qui passaient, il avait appris à se laisser guider par son instinct, ses intuitions, à prendre conscience de la force de son regard, à communiquer par la pensée avant de s'exprimer par la parole, souvent en se taisant même. Il avait aussi compris la force de la pensée quand les

humains se rassemblaient dans la prière, dans les luttes, les manifestations, dans les foules... Il avait aussi compris la nécessité pour certains de remplacer le réel par le virtuel, d'asservir les cerveaux dans une contemplation béate et soumise, d'emprisonner l'humanité dans un monde où la contestation ne serait plus possible.

Il passa par le poulailler récupérer de quoi faire une bonne omelette, cueillit quelques graines germées dans la cambuse, sortit le pain de la veille et s'attaqua au repas.

Cela faisait bientôt trois semaines qu'ils avaient récupéré Josh et ils n'étaient plus très loin des côtes guyanaises, à une centaine de milles tout au plus. Ils s'accordaient bien avec leur rescapé, ils avaient la même vision du monde, des exclus, des marginaux aux yeux du monde formaté d'alors, mais des gens libres en marge du système. Josh avait demandé à regarder d'un peu plus près les systèmes de navigation et de communication de l'« EXOCET ». Il avait tout de suite vu qu'ils étaient trop exposés aux techniques modernes et, tout en expliquant le détail à Josh et Sarah, il s'affaira à les faire profiter de ses connaissances. « Vois tu », disait-il à Karl, « il faut absolument que tu saches comment dissimuler ta trace. Les suivis par satellites sont directement enregistrés sur le disque dur de ton installation, et même un utilisateur averti peut passer à côté ». Il leur montra comment modifier leur traces, les effacer, en créer de fictives tout aussi « réelles ». Tout comme il leur appris à tromper les

serveurs de l'AA, même les serveurs militaires. En fait durant ces trois semaines il les forma à devenir de bons pirates informatiques. Comme il leur expliqua dans un grand éclat de rire : « ça peut toujours servir ! »

Ils s'approchaient de l'embouchure du fleuve Maroni, ils allaient bientôt se quitter et débarquer leur ami. D'être à nouveau en Guyane, là où Marie avait quitté la Terre il y a 30 ans les troubla profondément. Ils mirent l'« EXOCET » en panne, affalèrent le canot et abordèrent la plage d'où Josh devait rejoindre les Kali'na d'Ayawande, un peu plus loin. Nuit noire, personne aux alentours, tout allait bien, ils se promirent de se revoir bientôt.

海

FIN DU DEUXIÈME ÉPISODE

« NOHA » était un vrai « vaisseau », au sens des vaisseaux des siècles passés, quand les navires partaient explorer le bout du monde, cap sur l'inconnu. Comme eux il était énorme et cela n'avait été possible que parce que les humains maîtrisaient, enfin ? la fusion nucléaire. Cette technologie était réservée à des domaines extrêmes, comme les voyages interstellaires et sa maîtrise était tellement complexe que même si l'on ne parlait plus de guerres, mais seulement de maintien de l'ordre, ou d'opération sécuritaire, domaines réservés strictement au *Control*, et bien que les fabricants et trafiquants d'armes de tout poil continuaient à pulluler sur Terre comme depuis les siècles des siècles, on ne pouvait pas se permettre de laisser cette technologie aux mains d'amateurs. La chaleur dégagée par la fusion était tout simplement colossale et il valait mieux l'exploiter hors de notre planète. « NOHA » avait décollé grâce à des fusées propulsées par des combustibles plus ou moins conventionnels et la fusion nucléaire n'avait été déclenchée qu'à sa sortie de l'atmosphère, afin d'éviter la destruction du pas de tir et les inévitables retombées.

Ainsi les installations de « NOHA » étaient spacieuses, sinon luxueuses, on était bien loin des stations orbitales de jadis ou des vaisseaux destinés à la colonisation de Mars. Il fallait en effet rendre la vie des 24 spationautes la moins pénible possible, embarquer non

seulement tous les vivres et fluides essentiels pour ce voyage de 30 années, mais encore de permettre l'établissement de la colonie pour au minimum quelques années, le temps de leur établissement, avec une prolongation éventuelle du voyage.

Marie sortit de la salle de sport, épuisée après 2 heures d'exercice physique intensif, d'abord de la marche, puis de la course pendant une heure, suivi d'une heure de vélo. Après ces longues années d'hibernation il leur fallait récupérer un maximum de force musculaire et de résistance physique. Nestor leur avait bien sûr déjà rappelé mais également leurs capteurs, car s'ils n'avaient pas reçu « l'implant » à la naissance comme la quasi totalité des terriens, toutes leurs fonctions physiques et physiologiques étaient surveillées en permanence. Marie se demandait si leurs émotions et peut être même leurs pensées n'étaient pas analysées aussi, et cela la perturbait beaucoup.

Nestor les avaient prévenus que leur arrivée était imminente, quelques jours au plus. Leur vaisseau avait commencé sa période de ralentissement bien avant déjà, des 60 000 km par seconde de leur voyage il leur fallait réduire drastiquement leur vitesse pour se poser sur leur planète sans encombre.

Dans leurs rares moments de détente ils se massaient devant l'écran géant de la salle de réunion et de contrôle. Proxima b leur apparaissait très distinctement maintenant, ils pouvaient en deviner les contours, voir sa couleur rouge orangé sur la moitié

éclairée par leur étoile, Proxima du Centaure. Elle brillait tellement qu'ils étaient obligés d'utiliser des filtres pour la regarder. Ils prenaient conscience, dans un mélange d'excitation et d'angoisse, de leur petitesse devant ce spectacle, misérables insectes dans l'immensité de l'univers, le timing était de plus en plus serré, bientôt le compte à rebours.

Leurs inquiétudes étaient multiples : allaient-ils se poser avec suffisamment de douceur pour ne pas détruire leur vaisseau ? Comment réagirait leur organisme après 30 années passées en apesanteur, même si le programme de leurs exercices physiques leur promettait une souplesse et une résistance digne de leur 20 ans ? Allaient-ils se poser vraiment là où il fallait, à la limite de la zone considérée comme habitable car à l'abri de l'intense rayonnement supposé de la partie exposée de la planète ? Et puis, qu'allaient-ils trouver, quelle sorte de vie, s'il y avait vraiment une, les attendait, ou plutôt ne les attendait pas ? Ces pensées, Marie savait ne pas être seule à les avoir, ils en discutaient tous entre eux tout en essayant de faire bonne figure devant Nestor, toujours à l'affût d'un comportement qu'il jugerait inadapté et dangereux pour la mission. Et de fait Nestor ne cessait de prévenir de telles pensées, ils avaient droit régulièrement à de longs exposés sur la fiabilité de l'entreprise, sur la nécessité de s'en remettre aux conclusions de toutes les études scientifiques qui avaient conclu à la faisabilité de la mission. Tout avait été contrôlé, sinon établi par les meilleurs programmes de « SAI », l'intelligence artificielle sécurisée, telle qu'apparue au cours du XXIIème siècle.

Cela rassurait la plupart d'entre eux, mais certains se demandaient jusqu'à quel point ils étaient ou non des cobayes, quel était le pourcentage de risque qu'admettaient les concepteurs du projet, et jusqu'à quel point la « SAI » se permettait de les tromper.

Sur Terre, bien avant qu'ils ne la quittent, il y avait longtemps que plus personne ne se posait de question. La « SAI » avait envahi tous les domaines et les humains n'avaient aucune possibilité de discerner si ce que l'on mettait à leur disposition, que ce soit l'information, les connaissances, jusqu'aux faits historiques, étaient ou non transformés ou même complètement modifiés par la SAI. La seule solution pour vérifier les données historiques était de relire les archives des siècles passés, ce qui n'était bien évidemment pas à la portée du commun des mortels. Les livres imprimés, tout comme les revues, les quotidiens, tout cela avait disparu depuis longtemps. Et le simple fait de sortir un crayon et un papier, si par miracle on réussissait à s'en procurer, exposait l'impétrant aux pires des moqueries, le ravalant immédiatement au rang d'homme préhistorique.

Les 24 candidats à ce voyage avaient théoriquement été mis à l'abri de ces dérives de la « SAI ». Ils devaient en effet jouir de toutes leurs facultés de discernement pour avoir quelques chances de s'établir sur une lointaine planète. Mais Marie, ainsi que Luis, Akima et quelques autres commençaient à avoir des doutes sur la pureté des intentions du camarade Nestor. Ils restaient sur leur gardes.

Soudain l'alarme retentit :

« Communication niveau 1 » :

« Compte à rebours enclenché H – 48 »

星

Bahia, ça faisait tellement longtemps qu'ils n'y étaient pas retournés ! Bahia de todos os Santos, leur préférée sur la côte brésilienne, qui malgré la montée des eaux, malgré les températures qui dépassaient souvent les 40°, avait réussi à garder ce caractère éclatant, comme l'était encore le costume des bahianaises qui portaient leurs vêtements d'un blanc immaculé depuis des siècles, et pas seulement pour les touristes. Seule la ville basse avait disparue, les ports, les bâtiments de l'Armada, les bâtiments des douanes avaient été progressivement noyés et on était encore à les reconstruire là où on espérait, sans trop y croire, que ce serait suffisant pour quelque dizaines d'années, plus personne ne se hasardait à parler de siècles... L'élévateur Lacerda était depuis bien longtemps inutilisable et la ville avait poussé vers l'intérieur, ville connectée et ultra surveillée comme toutes les villes du monde, mais le centre historique gardait son charme, ses embouteillages et ses embrouilles, le petit peuple bahianais n'avait pas disparu.

Ils n'avaient pas accosté, préférant rester au mouillage derrière Itaparica en attendant de remonter le fleuve. Ils avaient passé les contrôles sans encombres, les drones les avaient survolés et scannés, RAS. Pour naviguer sur le rio Paraguaçu il fallait que Karl mette ses cartes à jour, et ce n'était pas une mince affaire. En effet pour tout ce qui concernait les côtes rocheuses il n'était pas trop difficile de se servir des cartes anciennes en modifiant le niveau de référence au fur et à mesure que les eaux montaient. Pour cela les programmes

informatiques ne manquaient pas, même si cela ne résolvait pas tout, et loin s'en faut ! Ce que les programmes oublièrent c'étaient ce qu'on appelait les « dangers isolés », doux euphémisme pour nommer tout ce qui se trouvait submergé, au mieux, ou au ras de l'eau, au pire... Dans cette catégorie on trouvait pêle-mêle les têtes de puits abandonnés, les champs d'éoliennes hors d'usage et qui n'en finissaient pas de rouiller, les plates formes de forage dévorées par les tempêtes, bref tout ce que les humains avaient laissé derrière eux lorsque la mer avait repris ses droits et décidé de s'installer là où elle voulait.

Pour les côtes basses et les fleuves la tâche était plus ardue et il fallait s'informer sérieusement auprès des locaux qui eux seuls avaient la mémoire de ce qui avait été englouti et étaient capables de guider les bateaux vers les nouveaux débarcadères établis un peu partout, au gré des nécessités. Ce n'étaient pas des pilotes, au sens de cette caste des siècles précédents, la plupart étaient indiens ou noirs, descendants des noirs marrons, habitants les fleuves depuis des générations, les seuls à s'y retrouver dans leur pays totalement transformé, là où la technique et les « MASS » ne risquaient pas de s'aventurer.

Jorge, leur ami brésilien les rejoignit quelques jours plus tard et avec lui ils purent commencer la remontée du rio Paraguaçu jusqu'à São Felix, avec lui ils ne craignaient rien. Ils espéraient pouvoir charger un peu de fret pour Rio ou ailleurs, les destinations ne manquaient pas, il fallait être opportuniste et pas trop difficile dans ces temps troublés. Ils n'étaient pas pressés, au contraire ils

avaient bien envie que les choses traînent et profiter du Brésil et de leurs amis. En plus, en s'éloignant des grands centres urbains ils pouvaient espérer sortir un peu des radars et échapper à la pesanteur des contrôles numériques divers et variés qui géraient les citadins du monde entier. Et pour ça ils n'avaient pas trop à s'en faire, les pauvres n'intéressaient pas les grosses têtes du « *Control* ».

Sarah était heureuse. Elle aimait le Brésil, sa gaîté, ses paysages magnifiques et ses habitants. Elle l'appréciait particulièrement après ces longs mois passés en mer, le fleuve l'apaisait. Elle avait pourtant toujours navigué, depuis toute jeune, elle ne pensait pas pouvoir vivre autrement qu'en mer et mais elle se sentait bien ici, protégée, l'angoisse l'avait quitté.

Ils remontaient le rio sous voile, poussés par la marée comme les saveiros d'antan, dépassant des pirogues de pêcheurs qui les saluaient au passage et la douceur de cette navigation les comblait tous. Elle était à la barre, à l'ombre sous le taud et suivait les indications de Jorge. Elle savait qu'ils pouvaient lui faire confiance, il était guarani et connaissait tous les pièges du fleuve. Il connaissait encore mieux son pays, ses ancêtres le peuplaient bien avant l'arrivée des blancs, ils savaient parfaitement se passer du numérique et de la vie moderne. D'ailleurs on n'essayait même pas de leur imposer, on les considérait comme des sauvages, sinon des animaux et ils n'étaient pas assez nombreux pour gêner les autorités, du moins le croyaient elles, ce qui les arrangeait bien.

« Sarah, les ibis ! ». De la mangrove un nuage d'un rouge flamboyant s'éleva sur bâbord, tournoya pour se reposer un peu plus loin. C'était les ibis rouges, ils ne se lassaient pas de les contempler, il n'y avait pas beaucoup d'endroits dans le monde où on pouvait admirer un tel spectacle.

Karl parti à l'avant préparer l'accostage et bientôt ils se retrouvèrent amarrés à un ponton branlant juste en face de São Felix. Il était temps, la nuit approchait, l'énorme boule rouge orangée du soleil plongeait déjà dans le fleuve. Le temps aussi de se réfugier sous la moustiquaire tendue sur le pont et de profiter de la fraîcheur nocturne. Les chats et les chiens les avaient suivis, ils aimaient ces moments de calme à écouter les bruits de la nuit, les grillons s'en donnaient à cœur joie. Seules les poules dormaient, ce n'était pas leur heure.

Cette fois ci, c'était la bonne, Josh en était sûr. Cela faisait plusieurs jours que ses amis africains avaient détourné l'« ARCO SPIRIT », un petit porte conteneurs de 156 m, qui désormais était sous le commandement des pirates alors que ni son armateur ni les sociétés de surveillance ne pouvait se douter de quoique ce soit. Ils avaient encore affiné leurs logiciels pirates, il n'y aurait pas de bavures. Personne, à part eux et Josh, ne connaissait la destination finale de l'« ARCO SPIRIT », les intéressés ne seraient prévenus qu'au dernier moment.

Josh partit du Guyana, un pays suffisamment laissé à l'abandon pour qu'il lui soit facile d'appareiller avec son bateau furtif camouflé en banal navire de pêche. Une fois au large il se débarrassa du camouflage et activa tous les leurres, ce qui de fait le rendait quasiment indétectable, et il commença la traque de l'« ARCO SPIRIT ». Au bout de 2 jours de navigation il put entrer en contact avec son serveur et désormais c'est lui qui le manœuvrait à distance respectable, le maximum permis par la couverture de ses émissions. Ils avaient choisi les environs de l'ex île de Marajo, au Sud de l'embouchure de l'Amazone. La montée des eaux avait complètement bouleversé le paysage et l'hydrographie de cette région et il était facile de trouver un embranchement du fleuve bordé de palétuviers assez hauts pour mener leurs opérations à bien.

Josh contacta l'équipe de réception seulement 24 heures avant son arrivée à Marajo. Il commençait à être fébrile, même s'ils lui avaient dit que cette fois tout irait

bien, lui il savait qu'il risquait tout simplement sa peau. L'arrivée était prévue à 23h00 locales, il n'y avait pas de trafic en vue, pas de navire susceptible d'être croisé, pas de risque identifié par ses collègues africains, mais l'adrénaline montait en lui, l'excitation du chasseur sur le point d'atteindre la proie convoitée depuis de longs jours était à son maximum.

A 22h15 il commença à réduire l'allure de l'« ARCO SPIRIT » et peu avant 23h00, à l'allure de cinq nœuds il s'enfonça dans la mangrove, à l'endroit choisi, et en quelques instants le navire fut immobilisé, ceinturé de toutes parts par d'immenses palétuviers. Le ciel était couvert, indispensable pour éviter la surveillance satellitaire, mais en cette saison c'était plutôt la norme.

Aussitôt une foultitude d'allèges entourèrent le navire et commença le déchargement des conteneurs qui furent immédiatement forcés, leur contenu transféré dans des barges qui s'éloignaient aussitôt remplies. La cadence était impressionnante, ils étaient plus d'une centaine à travailler avec leur lunettes de vision nocturne, pratiquement sans bruit. Ils utilisaient les appareils de chargement du porte conteneur, les navires de cette taille en étaient souvent pourvus car cela leur permettait de livrer leur marchandise dans des endroits peu équipés. Le commerce maritime international avait du s'adapter aux contraintes des changements climatiques, et bien souvent les ports étaient soit sous les eaux, soit pas encore remis en état.

En moins de 24 heures le navire fut débarrassé de sa cargaison, sous le couvert des brumisateurs qui diffusaient une brume suffisamment efficace pour

tromper d'éventuels drones, les conteneurs vides remis à bord, le combustible de propulsion, du méthanol, pompé, ils en avaient laissé juste de quoi permettre à l'« ARCO SPIRIT » d'effectuer plusieurs centaines de milles. Josh voulait en effet le renvoyer en pleine mer et quand il serait à distance raisonnable du lieu du larcin le reconnecter à son serveur d'origine. L'armateur comprendrait alors que son bateau avait été piraté, mais au moins il le retrouverait. Les pirates préféraient procéder de cette manière pour laisser le moins de traces possibles des lieux de pillage des cargaisons, difficile de masquer longtemps un navire de cette taille, même dans une mangrove épaisse.

Après deux semaines d'attente Jorge leur dit qu'un de ses amis leur avait enfin trouvé du fret mais il n'était pas entré dans les détails. Cela voulait dire qu'il leur faudrait bientôt repartir, fini le farniente, fini les siestes sous le taud, mais en tant que marins c'était leur lot et ils s'estimaient chanceux de pouvoir vivre aussi librement.

Le lendemain une barge les accosta et ils purent commencer le transbordement. Ce n'était pas grand chose, tout juste une cinquantaine de tonnes, mais bizarrement il n'y avait pas de destinataire sur la plupart des colis et des sacs dont ils ignoraient encore le contenu. Peu à peu ils s'aperçurent qu'en fait de chargement c'était tout simplement 50 tonnes de vivres de toutes sortes, du blé, de l'orge, du riz, du maïs...de l'huile, de quoi tenir plusieurs mois sinon une année ou plus... A cela s'ajoutaient à peu près 5 tonnes de méthanol en gros bidons de 100 litres.

A la fin du chargement Karl descendit sur la barge pour demander au patron, l'ami de Jorge, les connaissements et le port de destination, mais il n'eut droit qu'à un sourire de l'homme qui lui remit, en lui serrant la main, une casquette qu'il reconnut aussitôt : C'était celle qu'il avait donné à Josh.

L'homme lui dit alors « Boa Natal, amigo ».

海

FIN DU TROISIÈME ÉPISODE

